

À Monterrey mes connaissances m'appellent pour me dire qu'elles sont désolées, qu'elles vont prier pour qu'on retrouve Anamari. À Villa de García on ne me parle pas, certains me regardent avec pitié, d'autres avec satisfaction. C'est bien fait si elle souffre. Ensuite les gendarmes et la police judiciaire arrivent et ils posent toujours les mêmes questions : Où l'avez-vous vue la dernière fois ? Avez-vous eu un problème avec elle ? Savez-vous si elle avait un petit ami ? Y a-t-il quelqu'un dont vous vous méfiez ? Vous a-t-on appelée pour vous demander une rançon ? Et, au lieu d'enquêter, ils regardent mes jambes, et je leur dis que je ne sais rien, car il n'est pas question de leur parler de Babette, de Paris ni des cloches, oui, que je ne sais rien, car si je leur dis : Rentrez chez vous, reposez-vous, baissez les bras, on ne retrouvera jamais Anamari, ils me croiront coupable de quelque chose. Je leur répète que je ne sais rien, parce que ce qui les intéresse chez ma fille, ce n'est pas l'enfant perdue, qu'on a enlevée à sa famille, mais le trophée. Pour eux la seule chose qui compte est la compétition, de voir qui sera la première à la retrouver, la

police judiciaire ou la gendarmerie, et après tant de questions, comme ils ne savent plus quoi faire, ils s'excusent en me sortant cette expression stupide de l'aiguille dans la botte de foin, dont on abuse, car même si personne n'a jamais perdu d'aiguille dans une botte de foin, en tout cas il suffirait de mettre le feu au foin et l'on retrouverait tout de suite l'aiguille brillant entre les cendres d'où on la tirerait avec un aimant, mais qu'ils mettent donc le feu au désert tout entier pour voir s'ils retrouvent l'éclat des yeux de ma fille, le noir de ses cheveux, la blancheur de son nombril. Ils ne le feront pas et d'ailleurs ils ne le pourraient pas, car retrouver Anamari est plus compliqué que cela, il faudrait qu'on s'adresse à Pierre Laffitte, qu'on lui demande d'écrire la seconde partie de *la Mort de Babette* et de nous décrire l'intérieur de ce grand bâtiment, de ce palais ou de cette geôle d'où est sorti le bras qui l'a soustraite au monde et aux pages, chose impossible, puisque l'auteur repose depuis de nombreuses années au cimetière Montparnasse.

Ne vous en faites pas, dit Lucio, je ne vais pas prier pour votre fille ni compatir à votre malheur et je ne vous dirai pas non plus que je suis désolé. Très bien, dit la femme toujours vêtue d'une robe noire, bien qu'à présent plus ample, je préfère que nous lisions un livre. *La Parcelle promise*? Lucio fait non de la tête. Dommage, dit-elle avant de prendre l'une des douze chaises encore disposées en quatre rangées de trois, aujourd'hui j'avais envie de quelque chose de léger,

d'une saga familiale dans laquelle tout le monde est uni, s'aime, est honnête et ensemence la terre. Où le suspense grandit lorsque le fils aîné ramène sa promise ou que le petit dernier a la fièvre, ou quand Helga, la seule fille, décide de devenir actrice. Non, lui dit son père, pour cela il faudrait que tu partes à la ville, et je ne sais pas quelle sorte de dangers tu pourrais y courir, et sa mère s'enferme pour pleurer en silence parce que vingt ans plus tôt elle aussi a rêvé d'être actrice et que son père le lui a interdit. Je veux un roman qui raconte une vie année après année du printemps à l'hiver, qui parle de récoltes abondantes et d'autres dévastées par un fléau, jusqu'à ce que le propriétaire de la parcelle voie avec satisfaction que chacun de ses enfants a fait quelque chose de bien de sa vie, car même Helga lui rapportera un jour son nouveau-né et le remerciera de l'avoir empêchée d'aller à la ville. Au lieu d'avoir ton petit-fils dans mes bras, dirait-elle, je serais une chanteuse dans ceux d'un débauché. Alors l'homme enlacera sa femme et dira : Comme le temps a passé ! Et elle, pour la première fois de sa vie, oubliera son rêve d'être actrice et répondra à son mari par un baiser. J'aimerais lire seulement la fin. L'homme et la femme sont enlacés, dehors il neige et à l'intérieur on allume le poêle. Non, dit Lucio, je n'ai rien de ce genre. Il se rappelle un ou deux romans où un couple s'embrasse, mais dans aucun d'eux il ne neige, il n'y a qu'une plage et des falaises, de plus les cafards les ont tous les deux achevés. Il montre le coin où se trouvent les caisses

encore fermées. Peut-être y a-t-il dedans *la Parcelle promise*. Voulez-vous que nous cherchions ? La femme approche et examine les caisses, le cachet de la poste indique que certaines sont là depuis cinq ans. Je lis les livres un à un avant de décider si je les range sur les étagères ou si je les envoie en enfer. Ne me donnez pas d'explications, dit-elle, il y aura toujours plus de livres que de vie. Les imprimeurs pourraient faire grève pendant dix ans, personne ne le remarquerait. Savez-vous que, sur vingt-huit pages publiées, on n'en lit qu'une ? Car il y a des livres qu'on offre à des gens qui ne lisent pas, d'autres échouent dans une bibliothèque sans lecteurs, on en achète pour remplir des étagères, certains sont offerts pour l'achat d'un autre produit, le lecteur se lasse dès le premier chapitre, ils ne sortent jamais de l'entrepôt de l'éditeur, ou bien les livres sont achetés sur un coup de tête. Je viens de me défaire de *l'Automne à Madrid*, dit Lucio, j'en étais à la page 63, il en restait 208 à lire. Moi, je n'ai pas dépassé la page 20, dit-elle. Pour qu'un roman aussi rébarbatif que celui-là arrive à Icamole, il faut la complicité de l'auteur, des correcteurs, des éditeurs, des imprimeurs, des libraires et même des lecteurs, sans compter celle de la femme de l'auteur, qui lui dit : Oui, mon chéri, ce que tu écris est vraiment très beau. Délinquance organisée, ajoute-t-il. Tous deux se regardent en souriant une seconde et Lucio rêve de passer trente années à ses côtés ou du moins que les choses soient comme dans *Vies secrètes*. Avez-vous lu *Vies secrètes* ? Je n'ai pas aimé, dit-elle, je

crois que Miranda aurait dû quitter la maison la première fois que son mari l'a frappée. Lucio est déçu que la femme écarte ce chef-d'œuvre sur un jugement moral, ils pourraient sûrement s'asseoir pour examiner si Miranda méritait ou non ces coups, pour lui c'est secondaire. Le fait est qu'elle a décidé d'accepter les excès de son homme et que, grâce à cela, on a un roman qui nous donne une superbe scène dans laquelle Miranda s'enferme dans la salle de bains, et sculpte un pénis dans le savon, elle se le place dans le vagin et dit d'une voix sombre : Je ne peux pas l'ignorer une deuxième fois. Elle se met sous la douche et elle se frotte avec ce savon jusqu'à le faire disparaître, alors elle éclate en sanglots sous le pommeau, épuisée, en attendant l'arrivée de son mari. Mais Lucio sait que les femmes ont du mal à lire des choses immorales, sans prendre parti pour leurs pareilles. Vous pensez que Miranda aurait dû quitter son mari, dit Lucio, mais vous n'êtes pas révoltée que Babette ait frappé à cette porte. La volonté n'est pas la même chose que le destin, réplique la femme. Miranda avait le choix, Babette par contre serait tombée entre les mains de la foule. Lucio le reconnaît. La fin de *la Mort de Babette* aurait été gâchée si au lieu de ces volées de cloches, la foule avait mis en pièces la fillette sans défense. Il n'y a pas que Babette qui se soit perdue pour toujours derrière une porte, dit Lucio. Il montre celle qui conduit à l'enfer des cafards et explique à la femme son objet. Laissez-moi jeter un livre, dit-elle. Lucio sort un couteau du tiroir et se dirige

vers les caisses. Alors il coupe les feuillets et déchire le ruban adhésif. Elle en sort un livre, regarde la couverture, lit la jaquette et s'arrête sur la photographie de l'auteur. Je ne le connais pas, dit-elle. Elle prend un second roman, *le Fils du cacique*. Celui-ci, c'est une merveille ! Vous l'avez lu ? Lucio fait non de la tête. Le troisième, elle ne le connaît pas non plus. Ce n'est que la quatrième fois qu'elle dit : Celui-ci doit aller tout droit en enfer, *Sainte Marie du Cirque*, un mélodrame sur les nains et les femmes à barbe. Vous avez un rituel ou vous les passez seulement à la trappe ? Je les jette tout bonnement. Elle va à la porte et fait le geste de lancer le livre, elle se tourne vers Lucio et, le voyant impatient les bras croisés, elle le laisse simplement tomber. D'accord, dit-elle, mais sur cette porte il manque un panneau, quelque chose qui annonce le sort de celui qui passe de l'autre côté. Je ne sais pas, dit Lucio qui se dirige vers la sortie lorsqu'il entend le vrombissement d'un moteur, le mouvement d'un véhicule de grande taille à la suspension grinçante, ce panneau, je serais le seul à le voir, et moi je n'en ai pas besoin. On entend crisser les freins à air comprimé dans tout Icamole plus fort que la cloche de Melquisedec. Du seuil de sa bibliothèque Lucio admire le camion-citerne : Gouvernement de l'État, Attention, Capacité : 35 000 l. Plus de volume qu'un mois d'allers et retours de la charrette du vieux et de ses mules.

Les gens commencent à faire la queue avec leurs récipients, mais le conducteur du camion-citerne, sans

rien demander, actionne la pompe pour mouiller tous ceux qui sont autour de lui. Personne ne proteste, pas même les vieilles qui montrent leurs poitrines squameuses, ni les femmes indisposées, de temps en temps le conducteur se prend pour un nuage et fait jaillir un fin jet en l'air, qui retombe en bruine fraîche. Tantôt il se prend pour un dictateur sud-américain et fait jaillir un jet puissant contre les enfants, les adultes et Josefina, la femme enceinte d'Icamole, tantôt il se souvient aussi de ses obligations et il remplit une cuvette, mais c'est ce qu'on lui demande le moins, parce que tout de suite les gens le huent et lui demandent de les fusiller encore avec le liquide : Tire-moi sur la bouche, le ventre, le cul, que l'eau coule, qu'on la jette, que la terre l'engloutisse, qu'on la perde. Tant pis, l'eau sert aussi à jouer, à rêver, à crier, à sentir son mouvement, Allez, jette l'eau et fais de la boue, ça fait si longtemps que nous ne pataugeons pas dedans.

Imbéciles ! dit Lucio, ils prient Dieu et c'est le diable qui les écoute. Il ne pleut pas, mais ce camion-citerne vient souiller nos fonds marins. Leur dimanche à Villa de García aura été très productif ! À qui ont-ils demandé cela ? À moins que les cars n'aient continué jusqu'à Monterrey ? Par pitié, monsieur le Gouverneur, nous avons soif, nos enfants se déshydratent, les chèvres meurent, les vieux ne suent même plus.

La femme s'approche de Lucio. Vous n'avez pas l'air très content, dit-elle. Il s'assied sur le sol et se frotte les mains avec du sable. Tout le monde voudrait avoir une

fin heureuse, dit-il le visage souriant, briser son destin naturel, éviter la tragédie, on recherche ce qui est banal et insipide, léger et féminin, on se refuse à faire de la littérature.



Pourquoi ce nom ? se demande Remigio en regardant la photographie de Melquisedec sur un cheval de bois avec sa mère à la promenade. L'enveloppe contient onze autres photographies d'hommes et de femmes qui ne disent rien à Remigio, des tantes, peut-être, des parents éloignés, son père ou son grand-père. Cela lui est égal car ce sont des images sans histoire. En revanche Melquisedec lui avait parlé de cet après-midi sous les peupliers, et bien que ses mots aient été brefs, ils suffirent à Remigio pour imaginer sa mère en train de l'exhorter affectueusement à regarder en direction de l'appareil, chose que l'enfant finit par faire, et à sourire, bien que sans succès. Elle est belle, comme l'a dit Melquisedec, et il est facile de l'imaginer avec une voix douce, à peine plus forte quand elle rit, incapable d'appeler son fils Melquisedec. Non, aura-t-elle dit avec timidité à son mari, mieux vaudrait Juan, Carlos, Octavio, bien qu'elle ait ensuite baissé la tête, obéissante après la gifle. Eh bien, d'accord, il s'appellera comme tu dis. D'où la tentative de le faire sourire : Allez, mon fils, regarde l'appareil et souris, et souviens-toi qu'un jour nous avons été ensemble et que

nous avons prétendu arrêter le temps. La mère allait probablement mourir, de cela il n'y a guère de doute, mais pourquoi le visage de l'enfant devait-il refléter ce destin ? En principe on se rend à la promenade pour manger une barbe à papa, faire éclater un ballon rouge, toucher l'eau de la fontaine, courir après une balle ou un chien, et non penser : Ma mère va mourir, je vais mourir, nous allons tous mourir. Même le cheval de bois a une expression plus heureuse. Babette à peine sortie du puits ne semblait pas si opaque. C'est sûrement à cause de ce nom de vieux, si lourd à porter pour un enfant. Il regarde les grands arbres touffus du fond, sans doute pleins d'un vert que le ton sépia de l'image rend cuivré comme le sable du désert d'Icamole. C'est ainsi que doit être la photographie de Melquisedec dans sa cellule, en caleçon vert sépia comme tout son corps, couché sur un matelas sans draps. Entre des murs couverts de graffitis et de rimes d'ivrognes, de voleurs et de bagarreurs. Car à présent Remigio n'a plus de doute, Melquisedec n'a rien à voir avec le cas Babette. Sinon ils l'auraient déjà fait parler du puits de la maison de Remigio, le fils du bibliothécaire, celui qui a un avocatier qui donne les avocats les plus doux du village, que l'on mange avec l'écorce, comme les pêches, bien que non, ils sont plus doux encore qu'une pêche, avec ou sans sel, en taco ou sans tortilla, des avocats délicats, délicieux, pas ceux à la peau de reptile comme il y en a ailleurs. Demandez à Remigio, demandez-lui des avocats, on ne part pas d'Icamole sans en avoir goûté. Derrière les

arbres de la photographie se dresse un vieux bâtiment avec une grande porte à barreaux gardée par deux sentinelles. Là on voit un homme à veste et chapeau qui marche. Bien des années ont passé, cet homme, les sentinelles, doivent aussi être morts. Le cheval de bois n'allait partir nulle part, le petit renoncerait à son enfance et à la ville pour venir vivre dans le désert. Remigio replace la photographie dans l'enveloppe. Pourquoi Melquisedec? Icamole est un lieu d'où l'on part, pas où l'on arrive. Pourquoi quelqu'un qui s'est promené sur une allée bordée de peupliers devrait-il venir en ce lieu sans ballons rouges ni sucreries? Il y a une semaine, il se serait moqué qu'il arrive quelque chose à Melquisedec, mais désormais ils partagent quelque chose, la mort de Babette les unit, bien que de manière différente, et Remigio a beau compatir, il n'est pas disposé à troquer son sort contre celui du vieux.

Le petit vieux a été très coriace, dit un des policiers. Ne perdez plus de temps, ordonne le lieutenant, la police judiciaire a déjà un autre suspect et pense gagner la partie. Ils ouvrent la porte de la cellule et Melquisedec les regarde comme si de son cheval de bois il regardait un photographe.

Lucio a faim. Il n'a mangé que des tortillas depuis que Remigio est venu lui apporter le panier d'avocats avec l'air de Kartukov. Il envie les cafards qui peuvent dévorer le papier, le fil et la colle de la reliure, qui digèrent indifféremment les éditions brochées, les couvertures cartonnées, les jaquettes, le dos des livres, prose ou poésie, peu importe. Après tout, je n'ai pas trahi les projets d'Herlinda, se dit Lucio, j'ai transformé le rez-de-chaussée en entrepôt pour aliments équilibrés. Il sort guidé par une odeur de cuisine jusqu'à la fenêtre de madame Robles. Il s'arrête là un moment et ce n'est plus l'arôme qui le séduit mais la vision d'une cuisine prodigue en fruits, en légumes secs et d'une poule les pattes en l'air qu'on n'a pas tuée avant qu'elle n'ait régalié la maisonnée de sa splendide production d'œufs. Cette cuisine ne correspond pas à la vision qu'on a d'Icamole depuis le rocher de Haslinger, un village dont tous les habitants sont sur le point d'être condamnés à l'inanition. Lucio avance vers la porte ouverte, de là il trouve cinq membres de la famille assis autour de la table, il ne parvient pas à voir ce qu'ils mangent, mais

les verres sont pleins de limonade. La famille remarque aussi sa présence et monsieur Robles l'invite à entrer. Voulez-vous un taco ? Lucio reste un moment sans parler. Avec la faim qu'il a, il mangerait la soupe salée d'Herlinda. Je suis seulement passé dire à vos enfants que j'ai quelques romans d'aventures, cela les intéresserait peut-être de savoir que les Amarides attaquent le royaume de Toranio. Il repart aussitôt et se dirige vers la colline derrière la chapelle où se dresse un figuier de Barbarie sain et encore juteux. Il sort un couteau de sa poche et coupe deux fruits. Il est fier d'être capable de tirer ses aliments de la nature, si avare dans cette région.

En visitant Monterrey pendant la réunion régionale des directeurs de bibliothèques, face à ses collègues il se sentit maladroit, incompetent, parce qu'il avait des difficultés à traverser une rue passante, parce qu'il trébuchait dans les escaliers mécaniques du palais municipal et qu'il se bouchait les oreilles chaque fois que mugissait une voiture sans pot d'échappement. Lors des ateliers, on avait discuté du système de classification, des méthodes de conservation de livres, du contrôle de prêts et de la manière d'attirer des lecteurs. À la fin, lors de l'assemblée générale, les bibliothécaires avaient parlé de leurs besoins : salaires, air conditionné, produits imperméabilisants, toilettes et éclairage. Lucio ayant suggéré d'envoyer une lettre aux traducteurs du français pour leur demander de traduire le mot rue, l'idée fut accueillie par un long silence à peine troublé par quelques plumes feignant d'écrire. Durant ces

journées, un seul bibliothécaire rechercha sa compagnie. Ce fut la dernière soirée avant de rentrer à Icamole. Après plusieurs bières, Lucio se sentit en confiance pour exposer ses goûts en matière de livres. L'autre l'écouta presque sans parler, buvant et se jetant des cacahuètes dans la bouche. Il était près de minuit quand il s'enleva une pelure d'entre les dents avant de le juger d'un air supérieur. Tu as les trois complexes du villageois : tu es contre les Espagnols, contre les étrangers et contre les femmes. Il but une autre gorgée de bière et continua : En ville, nous avons surmonté les deux premiers. Lucio laissa un billet sur la table et s'en alla. Il se jura de ne plus jamais assister à ce genre de réunions et de ne plus remettre les pieds à Monterrey ou dans toute autre ville. Plongé dans ses souvenirs, il se pique le pouce avec une épine de cactus. En suçant la goutte de sang, il se dit qu'il aimerait lâcher tous ces bibliothécaires en plein désert, pour voir combien de temps ils survivraient, de quoi leur servirait leur habileté à traverser des avenues, à garder leur équilibre dans les escaliers mécaniques ou à supporter le bruit d'un pot d'échappement. Alors leur intelligence deviendrait quelque chose d'inutile, de la stupidité et mon ingénuité serait de l'érudition. S'il vous plaît, Lucio, dites-nous quelles plantes sont comestibles, comment trouver de l'eau, comment on monte une mule, comment on dort la nuit au milieu des serpents et des coyotes. Eux, oui, ils perdraient leur dignité devant monsieur Robles. Oui, par pitié, donnez-moi un taco.

À Icamole, Lucio fait confiance à son intelligence au point qu'il a rejeté tout ce qu'on lui a appris à Monterrey. Contrôle des prêts? Je ne prête rien. Conservation? Mes livres ont peu de temps à durer, quand je mourrai, ils n'auront qu'à s'en occuper. Et, par-dessus tout, il avait méprisé les méthodes utilisées pour cataloguer. Un spécialiste avait expliqué la manière de ranger les livres selon le sujet, la date de publication, la nationalité de l'auteur et d'autres critères, en leur assignant des nombres et des lettres. Jamais il n'avait parlé de séparer les bons livres des mauvais. En revanche, il avait assuré que le critère principal de classification était basé sur le concept de fiction et de non fiction. Lucio avait été profondément déçu par le discours de ce spécialiste. Il ne pouvait pas croire que cette classification eût été conçue par des gens qui connaissent les livres, la littérature, il n'était pas possible de se trouver démuni au point d'assigner à une chose un nom sans rapport avec elle. En outre, où était la frontière entre l'un et l'autre? Où prenaient place les mémoires d'un ancien président? Un roman historique? Les vies des saints? De quel côté devait se trouver le témoignage d'un soldat? En cas de contradictions entre deux livres d'histoire ou entre deux livres sacrés, qui décidait lequel des deux devait rejoindre les fictions? Lucio avait fermé son carnet et n'avait plus écouté ce charlatan. Lui avait des idées claires. Un livre d'histoire parle de choses qui sont arrivées, tandis qu'un roman parle de choses qui arrivent et, ainsi, le temps de

l'histoire contraste avec celui du roman, que Lucio appelle présent permanent, un temps immédiat, tangible et authentique. Dans ce temps-là, Babette existe, elle est plus réelle qu'un héros de la patrie inhumé au panthéon des grands hommes, Babette ne pourrait jamais se trouver sur une étagère, étiquetée comme une fiction. Dans ce présent permanent une main mystérieuse s'empare de Babette chaque fois que quelqu'un ouvre le livre à la dernière page, et la fillette irrévocablement jette son parapluie dans la Seine au chapitre XII, Babette n'est pas poussière et ne redeviendra pas poussière.

De retour chez lui, il prend une marmite avec un peu d'eau et y jette les deux figues sans leur enlever les épines. Pour ne pas réchauffer sa chambre, il descend l'escalier et, sur un côté de la bibliothèque, il fait un feu de bois et met à cuire ses aliments. Alors, il s'efforce d'imaginer que l'odeur venue d'une autre maison sort de sa marmite.



Lucio tend le bras vers la gauche pour montrer où s'est présentée l'armée de Porfirio Díaz, sur sa droite pour indiquer l'arrivée des fédéraux. Cette terre a une histoire et une préhistoire, dit-il, car c'est aussi de ce côté-là qu'un ichtyosaure est venu dévorer un poisson et – pourquoi pas ? – c'est cette route qu'a dû emprunter Melquisedec quand il a transporté Babette, là où le courant est le plus fort, fait se ployer les algues et affine les récifs. La femme acquiesce. À présent elle porte une robe blanche et de loin on ne distingue pas où finit sa manche et où commence son bras. Mais les gens ne savent rien de tout cela, poursuit Lucio, quand ils trouvent les dents d'un saurien, une trace de trilobite, des balles de cette bataille, ils les fourrent dans un sac plastique et vont les vendre sur la route. Si quelqu'un les interroge sur la préhistoire ils se contentent de hausser les épaules. Je ne sais pas, monsieur, ce sont des animaux d'il y a très longtemps. Avec l'histoire, ils agissent de manière différente. Ils l'ont transformée pour faire monter le prix des balles. Ce sont des balles de Pancho Villa, disent-ils, car Porfirio Díaz ne compte pas autant

dans l'imaginaire des Mexicains. Et ils ont fini par y croire, ils ont effacé la bataille de 1876 et sont absolument persuadés qu'elle a eu lieu quarante ans plus tard, parce qu'il ne serait pas juste que Pancho Villa ait marché dans tout le nord, que son armée ait violé et engrossé des femmes dans les plaines, les forêts et les montagnes, et qu'il n'ait pas touché aux femmes d'Icamole. Nous voulons nous aussi des enfants de Pancho Villa, ont-elles dû crier, nous sommes ici les jambes écartées, mariées à des lâches. Viens, monte sur ton cheval, et tire en l'air, tire pour tuer, nous voulons des fils qui aient tes yeux, ton estomac, ton haleine et tes couilles, pas ceux du Pleurnicheur d'Icamole, qui fut un vrai militaire, un vrai monsieur, un vrai président portant chapeau melon et guêtres. Et par chance ce Pedro Montes qui n'a pas daté sa lettre à Evangelina, parle seulement d'une bataille en mai, il n'a pas précisé l'année, ni cité de partis, de noms, d'idéaux, il est donc plus facile de l'adorer en le croyant mort quarante ans plus tard. Vive Pancho Villa, mes salauds! Et vive la Vierge de Guadalupe! Ils adressent leurs prières à l'un comme à l'autre, et ils se font leurs propres romans. Ils y croient comme vous et moi, nous croyons en Babette. Ils croient aussi à la petite histoire de la lettre à Evangelina, ils croient aux *Couplets de Guadalupe* bien qu'ils n'en voient que la couverture, ils croient aux romans de la Bible, aux ressuscités, aux anges, et aux bateaux capables de transporter toute la faune du monde, à l'Enfer et au Paradis, au soleil qui s'arrête, aux serpents

parleurs et aux cochons qui se jettent dans les ravins, aux anges, aux démons, aux crucifiés et à tant d'autres choses que personne n'a vues ni ne verra ailleurs que dans les mots, alors je ne comprends pas pourquoi ils refusent d'entrer dans ma bibliothèque, pourquoi ils pensent qu'il y a un abîme entre la vie et le papier.

La femme le prend par la main et sent sa peau rugueuse, aride, semblable à celle d'aucun homme de la ville. Quant à lui, il lui trouve au toucher une peau très proche de celle d'Herlinda. S'il n'y avait pas cette différence d'âge, dit-elle, je serais déjà tombée amoureuse de vous. Il baisse les yeux et oublie un instant qu'il vit au fond de la mer. La femme parle-t-elle sérieusement ? Ou cite-t-elle seulement Masumi pour que je réponde comme Yoshikazu ? Lucio préfère garder le silence. Bien que Yoshikazu soit vieux, il a, après avoir tué tant d'ennemis avec son *katana*, conquis certains privilèges que je n'ai pas mérités en gardant les livres de ma bibliothèque. La femme le quitte sur un signe de tête et rejoint sa voiture. Il ne faut pas que vous m'aimiez, dit Lucio quand il sait qu'elle ne peut plus l'entendre, il suffit que vous me serviez. Et il fend l'air avec son *katana* pour faire fuir les hommes de l'empereur Ichiro.